

Liberté

Un nécrologue mortifié

André Belleau

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

Volume 19, numéro 3, mai-juin 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/30823ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1977). Un nécrologue mortifié. *Liberté*, 19(3), 101–102.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

en toute liberté

UN NÉCROLOGUE MORTIFIÉ

Pourquoi donc les propos de Robert Guy Scully publiés par le « Washington Post » et rapportés avec empressement par le « Montreal Star »⁽¹⁾ sont-ils franchement IGNOBLES (et je pèse mes mots)? C'est que sur un ton pleurnichard, ils ont eu pour résultat concret de bloquer tout regard CRITIQUE en exploitant (et attisant) les préjugés et stéréotypes d'une certaine idéologie WASP (exemple : ... « *Being typical Frenchmen : much talk and little action* » ...). J'en donne comme preuve les nombreuses lettres d'assentiment reçues par le « Star ».

Et pourquoi maintenant les « excuses » de Scully parues la semaine suivante sont-elles également franchement IGNOBLES (et je pèse encore mes mots)? Ce n'est pas tellement parce qu'elles témoignent de la démission rapide et totale, voire de l'écroulement complet de leur auteur : pourtant, quand on participe à un colloque à Washington en compagnie de Robertson Davies et de Northrop Frye en se faisant présenter comme « literary editor » du « Devoir », on doit savoir un peu ce qu'on dit et être prêt à le défendre. Non, c'est surtout, encore une fois, l'allure larmoyante, cette façon d'attirer la pitié par n'importe quel moyen, y compris ici

(1) 16 avril 1977.

l'utilisation de la mort d'Hubert Aquin. Que la mentalité fasciste (je pèse toujours plus mes mots) fasse bon ménage avec la sentimentalité la plus « *schmaltzy* », il n'y a pas à se surprendre.

Ce qui surprend, par contre, c'est le désaveu du rédacteur-en-chef du « Devoir », Michel Roy. Car rien de ce qu'a déclaré Scully dans sa communication au colloque de Washington n'est nouveau : tout cela, pour qui veut lire, était déjà contenu, de manière souvent explicite, dans le discours que tient Scully au « Devoir » depuis cinq ou six ans⁽²⁾. Je me permets de renvoyer à l'analyse que j'en ai faite, parue ici même en avril 1974 (LIBERTÉ, No 92) : « *Si le langage de Claude Ryan est adapté à une idéologie de l'immobilité, celui de Scully, de par sa forme même, convient parfaitement à l'étape suivante, un degré plus bas : l'à-quoi-bon, la résignation flasque, le goût pâteux de la mort* » (p. 81).

Il est curieux que quelques semaines avant d'attirer l'attention sur les propos de Scully, le « Montreal Star » ait réservé tout un sort en première page à une déclaration de Jean Ethier-Blais faite à Londres selon laquelle la littérature québécoise n'existe pas. Tandis qu'au plan politique, le « Devoir » éditorialise sa rogne et sa grogne contre tout changement, ses journalistes responsables de la chose culturelle s'emploient à aller nier notre existence là où l'on sait. Comme tout se tient ! Et quelle élégance dans le partage des tâches ! Chacun à son « assignment »...

ANDRÉ BELLEAU

(2) Voir, entre autres, dans *Le Devoir* du 28 juin 1975, le texte intitulé : « La conscience nord-américaine, et les frères français d'Amérique ».